

**CIHM
Microfiche
Series
(Monographs)**

**ICMH
Collection de
microfiches
(monographies)**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1994

The
con
ma
of
sig
che

This
Ce

10

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

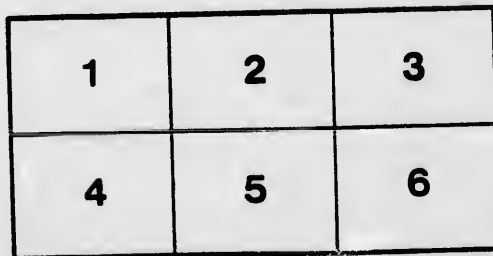
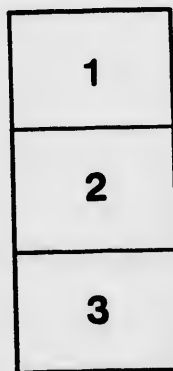
Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Archives nationales de Québec,
Québec, Québec.

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

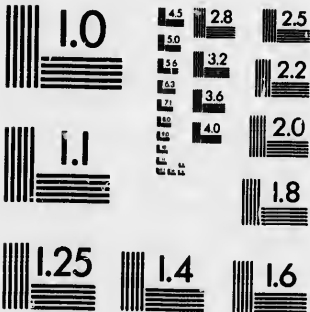
Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

LECTURE

SUR

LA COLONISATION

PAR

LE REVD. M. PROVOST.

MESSIEURS,

J'ose croire que le sujet dont je vais vous entretenir rencontrera votre approbation, car je viens parler colonisation, nationalité, patrie.

Malgré les invitations réitérées qui m'en ont été faites, j'avoue que je ne me serais jamais présenté devant un aussi honorable auditoire si je n'avais eu cette conviction. Mais si j'ai la confiance que le fonds du sujet est d'avance acquis à votre assentiment, je doute beaucoup que la forme dont je l'ai revêtu corresponde à votre attente, — j'aime à vous en prévenir de suite afin de bien établir notre position respective et de m'attirer le moins de reproches possible sous ce rapport, si je vous désappointe.

Je n'ai donc en ma faveur que l'exacte et scrupuleuse vérité des faits que je constate, jointe à la plus vivante actualité, — car il est certain que nous devons regarder cette colonisation de nos terres incultes comme un élément vital, essentiel à l'essor de notre nationalité. Elle est particulièrement profonde et vraie pour nous cette parole qu'un de nos hommes d'état proféra un jour dans l'enthousiasme d'une sincère conviction : "L'avenir appartient à ceux qui s'immèreront du sol." Vous n'êtes pas sans regarder quelque fois avec anxiété dans l'avenir du pays : vous voudriez voir ses bornes s'agrandir et vous tremblez peut-être qu'elles ne se resserrent. Or, un des moyens les plus efficaces de le déterminer, cet avenir, autant du moins qu'il est en notre pouvoir, n'est-ce pas de coloniser ?

Je vais vous dire, messieurs, dans cet écrit, les causes et les circonstances de ma dernière exploration dans les forêts du Nord, — relat on qui, au point de vue du style, vous paraîtra fastidieuse inévitablement, mais qui sors le rapport des informations qu'elle contient, ne laissera pas d'avoir son bon côté. Je ferai ensuite quelques observations sur tout le territoire colonisable du Nord que j'ai désigné comme l'ayant vu et étu-

dié personnellement, et je donnerai les raisons générales et particulières qui me portent à encourager la colonisation de ces terres. Je profiterai de la circonstance pour détruire certaines objections qui pourraient entraver la marche de l'œuvre. Enfin je terminerai en vous citant quelques pièces justificatives et en vous montrant ce qu'il est possible à un particulier ou à une société de faire pour le progrès de la Colonisation.

Au mois de juillet dernier, je fus chargé par le gouvernement de l'ouverture d'un grand arête de colonisation qui aurait son point de départ à l'établissement de l'Honorable Edouard Masson, dans le township Wexford, et qui se poursuivrait en profondeur à travers les terrains encore inexplorés de la chaîne des Laurentides jusqu'à la vallée de la rivière Mantawa.

J'avais reconnu dans l'exploration de 1864 la partie de ce territoire qui s'étend au Sud de cette rivière sur une distance assez considérable, pour autoriser la demande de l'ouverture d'un chemin qui arriverait à cette vallée par une douzaine de lieues plus à l'Ouest que celui qui est ouvert aujourd'hui par l'Energie.

L'exploration que je viens de faire et dont je fais ici rapport avait pour but spécial de localiser le chemin sur tout son parcours, aussi approximativement que possible. Il a fallu pour cela examiner tout avec soin, les montagnes, les plateaux, les vallées, les rivières et les pouvoirs d'eau : nous avons également examiné les bois et le terrain d'une manière assez minutieuse pour pouvoir en parler sûrement sans danger de contradictions dans l'avenir. Je dis nous, car j'ai fait le voyage avec Joseph Deslauriers, Ecr., de Ste. Anne de la Pocatière, envoyé, lui aussi, en mission spéciale dans ces parages : homme estimable et plein de mérite, dont la compagnie a ait disparaitre les ennuis et les privations de la vie des bois. Je crois que son rapport en ce qu'il peut avoir de commun avec celui-ci, concourra parfaitement à établir les mêmes choses.



Voici maintenant mes observations, tel que mon journal émyonné en marchant et sur les lieux me permet, joint au souvenir qui m'en reste, de les donner. Je pense qu'elles ne seront pas sans quelque utilité; Dieu veuille surtout qu'elles ne soient pas sans résultat :

Le 24 septembre au matin, je quittais donc mon presbytère et ma paroisse pour aller jouir des douceurs d'une excursion à pied dans les quinze lieues de forêt boisée qui se déroulent comme une mer de verdure jusqu'à Mantawa. A huit heures tous les paquets pleurent dans la voiture. Pendant que le cheval piétine à la porte, je fais une dernière ronde dans la maison. Je saisis violemment trois volumes qui protestent en vain par leur âge contre ma détermination, et je cours faire mes adieux dans ma chambre à coucher. Je ramasse un peigne, une brosse et du savon en cas de besoin, je renfonce une arme secrète à la vue de mon lit de plumes, puis le sac à la main, je reviens à la porte. Adieu vaisselle et plats couverts de la cuisine, et toi, propreté, suis-moi si tu peux.

L'atmosphère semblait avoir pris à tâche de nous faire rebrousser chemin en déversant sur nos épaules une pluie serrée qui les hattit à outrance pendant deux jours. L'épreuve enfin se termina et nous pûmes continuer notre route. En quittant l'établissement de Mr. Musson, nous suivîmes pendant une demi-journée la ligne où le chemin doit passer, et nous parvînmes le soir à la dernière maison, dans les montagnes de Doncaster, occupée par un nommé Narcisse Ménard. Ce courageux colon a déjà fait un défrichement considérable à l'entour de son chantier : il va recueillir cette année le fruit de son énergie ; il nous a coûté son travail et ses dépenses ; nous avons vu sa récolte dont une partie qui mérite mention, consiste en 600 gerbes d'avoine qu'il a récoltées d'une semence de 4 minots. Le longeur de la tige de cette avoine est généralement de 6½ pi. ds ; l'épi a 30 pouces. En voici quelques échantillons que je suis bien aise d'exhiber. c'était la seconde récolte sur ce morceau de terre : avis aux cultivateurs qui ont besoin de prendre des loix.

Dans les 15 ou 16 milles parcourus jusque-là, le sol ne peut être meilleur, la couche d'engrais végétal est très-épaisse, elle se conservera longtemps ; le sous-sol est une terre jaune très-grasse qui est elle-même d'une qualité excellente. Le bois qui domine est l'érable, le merisier, le cèdre, l'épinière rouge et blanche. Il existe de grands espaces où l'on ne trouve pas une seule pierre ; il en est d'autres où elles sont moins rares, mais elles ne sont, nulle part, en assez grande quantité pour nuire considérablement aux travaux de l'agriculture. La vallée dans laquelle est tracé le chemin jusque sur le 25ème lot du 6ème rang de Doncaster n'offre pas le moindre accident de terrain. Elle est suffisamment large partout, et l'on y arrive facilement par des chemins de tra-

verse. Il n'y a qu'un cours d'eau un peu considérable à traverser et d'jà le jour est fin.

Les alentours de l'établissement où nous nous sommes arrêtés sont admirablement calculés pour devenir un centre de circulation plus tard. Le terrain est plan de tous côtés, l'abord en est facile, il y a un pouvoir d'eau à quelques arpents sur lequel un colon de l'endroit doit bientôt construire un moulin ; nous avons vu chez lui quelques machines destinées à cet usage. De plus cet endroit forme le centre du township de Doncaster, et il n'y a pas de doute que l'autorité ecclésiastique fixera là, quand le temps en sera venu, la place d'une église pour la population de ce township comme elle vient de le faire au centre du township Wexford, son voisin en deçà.

A ce premier poste sur la route, nous avons établi un méridien astronomique afin de connaître exactement la direction de la ligne que nous nous proposons de suivre. Devant nous s'ouvrait une vallée très-longue qui nous laissait une échappée de vue jusque sur la montagne du Lac Ouareau qui semblait en faire la limite vers le nord. Cette vallée indiquait assez naturellement la route à suivre, néanmoins comme sa direction tenait un peu fort à l'est et allongeait par là notre chemin, comme d'ailleurs cette vallée subissait par endroits une dépression qui dégénérait en savannes et que dans tous les cas il nous fallait passer à l'ouest de la grande montagne du Lac Ouareau, nous nous décidâmes à suivre le plateau que nous avions à notre gauche.

Je constatai la variation de l'aiguille, je pris la direction la plus juste possible qui se trouvait alors 10° N.-O., et nous nous mîmes en marche. Les porteurs endossent le sac ; une large bande de cuir ceinture leur front et soutient la charge sur leurs épaules, c'est ce qu'ils appellent leur collier, puis ils se croisent les mains sur la tête en la ramenant en avant. Un écolier en les voyant, se rappelait le grec Paulus que le Visigoth Wamba traînait à sa suite, le front ceint d'une couronne de cuir d'où pendait comme dénouilles quelques insignes prises au milieu des siens.

La forêt se compose d'une pousse vigoureuse de bois franc où l'érable, le merisier et autre bois de bonne qualité se disputent la possession du sol. Un ruisseau à demi caché par de grandes aulnes arrose ce terrain dans toute sa longueur ; nous nous sommes déshaltés mainte fois de son eau limpide. Le chemin ici est pour ainsi dire tout tracé et très facile à faire jusqu'au pied de la colline St. Michel dont la côte peut être en partie évitée en se rejetant un peu sur la droite, avant d'y arriver. Au pied de cette colline coule un ruisseau fort embarrassé d'arbres morts et tombés en tous sens, dont le cours obstrué quelque part par des chaussées de castors a fait refouler l'eau. Cette eau imprégnée depuis longtemps dans le sol l'a rendu savanneux en le dépouillant de ses fiers ornements et en a fait un

manvai
geur su
ron den

Nous
embrêl
semé. I
blanche
blables
oréaut
le soleil
ce tant
un fil-
l'est du
b. . . .

le mate
de vue.

où nous
ner app
avoir un
tion est
trudé p
rendent
la préc
larger
rain red

Nous
pelle la
rain pla
passons
St. Mich
vière du
tout ail
re avec

Fatig
nous ca
Jaune.

est temp
toile sur
leurs on
côté de

ment qu
coûte, j
pierre q
J'appell
chambre
l'obj ctio
ave art
se les p
leur long
épaisseu
lités.

Le len
des nua
chemin
dait la f
tances. I
c'est un
pour la
l'ent fr
l'évent u
Les herb
tation d
jambe a

l'eau un peu considérable est fait.

Il nous faut maintenant calculer l'altitude plus tard. Ici, l'horizon est à quelques arpents droit doit bientôt être vu chez lui à cet usage. De ce township de sorte que l'autorité le temps en sera pour la population et de le faire un bon voisin en degré. Toute nous avons de afin de connaître la ligne que nous devant nous s'ouvrir nous laisse une montagne du Lac à la limite vers le sud-ouest naturelle. L'est et allongait ailleurs cette vallée dépression qui dans tous les cas il la grande mention décidées à nous à notre gau-

gnille, je pris la qui se trouvait à l'intérieur de la marche. Une large bande d'écume blanche qui charge les arbres appellent leur tête sur la tête de l'écume en les vides plus que le Visiteur, le front ceint de l'écume comme les m. milieu des

se vignoneuse persister et autre de la possession é par de grandes de sa longueur ; toute fois de son pour ainsi dire jusqu'à un pied de l'écume peut être en en sur la droite, cette colline couverte d'arbres morts et des arbres obstrués quelques castors a fait reculer depuis longtemps en le désert et en a fait un

mauvais pas : mais ce n'est qu'un pas, car la largeur sur le tracé du chemin n'en est que d'environ deux arpents.

Nous retournons ensuite dans une magnifique érable : le bois est très-long, très-gros et clair semé. En revanche, la pousse de petites érables blanches, de contré et autres arbrisseaux semblables est très-serrée. Il nous fait marcher avec précaution et à distance les uns des autres. Vers le soleil couchant le terrain s'éleve en pente douce tandis qu'à notre droite, il incline légèrement au lit d'eau qui descend au lac St Michel. A l'est du ruisseau il se relève en suivant une semblable graduation jusqu'au même niveau, puis le plateau se prolonge horizontalement, à perte de vue. Nous arrivons bientôt au lac St Michel où nous réparons nos forces par un succulent dîner appretté à la broche. Cette nappe d'eau peut avoir une longueur d'un mille et demi. Sa direction est 10° N.-E. Sa décharge est encore obstruée par quelques chaudières de castors qui en rendent le passage un peu difficile, mais comme la précédente, elle n'a qu'un arpent ou deux de largeur et une fois les chaudières détruites, le terrain redevenait sec et ferme.

Nous côtoyons alors une hauteur que l'on appelle la "Montagne Jaune" et qui donne un terrain plan, pour le chemin, dans l'endroit où nous passons. A nos pieds coule la décharge du lac St Michel qui court dans le Nord-Est vers la rivière du lac Ouragan. La terre est comme partout ailleurs d'excellente qualité : on peut y faire avec certain succès, de bons établissements.

Fatigués d'une marche rapide de trois jours, nous campons dans le bois franc de la Montagne Jaune. La place n'est pas des meilleures, mais il est temps de faire chauffer. Nous hissons la toile sur une frêle charpente et pendant qu'ailleurs on s'occupe à la marmite, j'essaie de mon côté de niveler le terrain, aussi mathématiquement que possible. Malgré les sueurs qu'il m'en coûte, je ne puis réussir à déloger une grosse pierre qui trône sévèrement au milieu du salon. J'appelle à mon secours l'entrepreneur de la chambre à coucher, M. Desbarriers, qui résout l'objection avec une brassée de sapin. Il étend avec art les plus grosses branches, puis il dispose les petites qu'il appelle le doigt sur le sens de leur longueur afin de donner à son matelas une épaisseur qui fasse disparaître toutes les inégalités.

Le lendemain le soleil s'échappait à peine du sein des nuages empoisonnés de l'Orient que déjà nous cheminions sous l'immense parasol que nous tenait la forêt. D'un pied rapide nous brisons les distances. Pour qui n'en a pas déjà quelque habitude, c'est un rude apprentissage que de s'aventurer pour la première fois en plein bois. Partout il faut franchir des arbres abattus sur lesquels s'élevaient souvent d'autres générations d'arbres. Les herbes, les mousses, les débris d'une végétation étouffée encombrant ces solitudes et la jambe a besoin d'un nerf agile et vigoureux pour

les franchir. Tantôt notre pied s'embarasse dans l'épais humus ou dans les racines nouées qui couvrent le sol et malgré vous il vous fait mordre le terrain ; tantôt une branche de sapin que votre bras a poussée négligemment revient vous saugler la figure et s'imprimer sur vos Jones ; mauvaise caresse qui vous met des larmes aux yeux et pour laquelle il n'y a aucune politesse satisfaisante à rendre. Ce sont là quelques unes des premières douleurs d'un voyage à pied dans les bois.

Après avoir ainsi cheminé quelque temps le front sur le pôle et dans une forêt de bois franc attachée au flanc de la montagne, nous tombons dans une épinetière d'un demi mille de largeur environ. Le terrain est frais mais il n'est pas savanneux ; il y a du bouleau et des alnes en quantité. Un ruisseau profond en fait le tour et peut s'élever facilement. Ce cours d'eau est large, il nous faut un pont pour le franchir : c'est ce à quoi va répondre une grande épinette que nous trouvons sur la rive. Deux hommes s'y rendent à la hâte, coupent les broussailles qui en cachent le pied, essent deux ou trois branches sèches qui descendent trop bas, prennent leur distance en fixant légèrement dans l'écorce le tranchant de leur hache ; puis les humectant de salive ils se frottent les mains, mesurent de l'œil la hauteur de l'arbre puis commencent à frapper. Chaque coup qu'ils portent enlève un morceau qui vole dans l'air, la forêt retentit au loin du cri de la victime. Peu à peu le tronc s'amincit, bientôt la cime décrit ces vibrations, soudain un bruit sec, éclatant, sans écho, annonce que la dernière fibre est cassée, l'arbre se tord sur sa tige puis il part en sifflant ; il arrive comme un tourbillon et tombe avec une effrayante pesanteur sur le sol tremblant ; l'eau du ruisseau se creuse et rejaillit en un million de gouttelettes, les deux rives sont unies, la lambebourde est justifiée. Nous embarquons l'un après l'autre sur ce pont improvisé, mais il est encore trop élastique, il faut que le passage s'opère par un seul à la fois. Après beaucoup de précautions, nous parvenons en ce de l'autre côté sans autre accident que le plectre d'un de nos hommes qui, par motif de propriété sans doute, tenait à faire le canard en cet endroit.

Nous faisons alors une ascension d'une quarantaine de pieds et nous retombons dans un terrain de première qualité pour le sol et pour le bois. Vers ce qui nous semblait être le milieu de ce plateau, nous avons fait une halte. Nous envoyâmes des hommes à l'est et à l'ouest pour sonder la profondeur de cette nouvelle érable, pendant qu'un autre s'élevait dans un arbre afin de prendre une vue d'ensemble et de nous en faire rapport. Les uns et les autres s'accordèrent à dire que nous fionions alors un des plus beaux terrains qu'ils aient jamais rencontrés dans les montagnes. Nous avions nous-même un peu cette idée lorsque nous nous remîmes en route. Mais elle devint définitivement à l'état

de conviction chez nous par le fait que sur les quatre heures de l'après-midi nous jouissions encore des mêmes beautés. En ce moment nous parvenons au bord d'une jolie rivière que nous avons baptisée du nom de Ste. Anne comme borne septentrionale du plateau du même nom que nous venions de passer. Ses eaux coulent vers le nord-est dans la direction du Lac Ouareau. A l'endroit où nous l'avons traversée, il y a une petite île triangulaire qui resserre l'eau entre des rives plus rapprochées, cause un rapide très fort capable de faire mouvoir de bons moulins. Le côté de la rivière est également plan, couvert de beau bois et exempt de roches. Nous sommes descendus dans la direction du cours d'eau jusqu'au pied du mamelon qui sert de piédestal à la Tuque, nom connu de la grande montagne du Lac Ouareau.

Ici nous avons vérifié de nouveau la variation de la boussole, établi un méridien et passé une journée d'observation.

Du sommet de la grande montagne, il nous fut aisé de remarquer que la direction suivie jusqu'alors nous conduisait sur une crête de hauteurs où il nous semblait difficile de trouver un chemin. Il y avait en outre, entre notre point d'observation et cette file de montagnes une dépression considérable renfermant cirq à six lacs très-rapprochés qui devaient nécessairement rendre le terrain très-désavantageux. Nous décidâmes donc de tenter un passage, à l'ouest, où nous apercevions une petite coupe de montagnes. D'ailleurs il nous fallait toujours tôt ou tard nous rejeter à l'ouest pour atteindre le but de l'exploration qui était de frapper l'extrémité occidentale du lac Cyprés. En conséquence, de retour au camp nous prenos pour direction générale la ligne 33° N. O. Nous passons d'abord à travers une belle sucrerie qui croît sur le penchant d'une colline inclinée au soleil couchant, puis nous arrivons à travers une forêt de bois mêlé sur le bord d'un cours d'eau que nous croyons être le même que la rivière Ste. Anne qui aurait fait un coude sur elle-même dans l'espace de quelques milles. Le terrain que nous foulons après le passage de la rivière est accidenté et rocheux; il n'est pas difficile d'y faire passer un chemin, mais il serait difficile d'y tenter aucune culture. Cet endroit nous est connu sous le nom de Plateau des Trois Roches, à cause de trois énormes rochers qui font les jalons naturels de la route: un de nos hommes avait avant nous baptisé cette espèce de sol du nom de *terre à grains*. Nous faisons à peu près un mille dans cette *terre à grains*, puis le sol s'élève un peu et nous donne une colline couverte de bêtres à son sommet. La pente occidentale est boisée d'épinettes et de pins et descend d'une manière abrupte, au niveau d'un grand lac, sur les bords duquel nous allons prendre un peu de nourriture et de repos. Le lac peut avoir de six milles de longueur et un demi-mille de largeur: la direction de la ligne centrale est 14° N. O. L'extrémité sud se recourbe

à angle droit et s'avance quelque peu dans les terres, donnant assez à cette nappe d'eau la forme d'un pistolet dont la courbure du sud formerait la poignée. Une échaucure de la rive, formant une petite baie sous l'angle donnerait la gachette, et le renfoncement de la décharge au sommet de la courbure en ferait le chien. Ce lac comme on le vait porte assez merveilleusement son nom. Il est impossible de le changer: c'est le lac Pistolet.

Avant de descendre au lac, nous avions remarqué que la coupe de montagnes où nous nous dirigeons était encore à notre gauche; ainsi en reprenant notre route nous avons un relâché, un peu plus à l'ouest, dans un terrain assez plan où domine le bois franc et où la continuation du chemin est très-facile. Après quelques milles d'une marche assez rapide nous arrivons sur le bord d'un plateau élevé où nous trouvons une perspective rassurante. En effet, ce que nous ne croyions être auparavant qu'une petite coupe de montagnes devient une large vallée boisée d'érables, entre deux chaînes de montagnes parallèles. Les extrémités de ces deux chaînes se croisent de quelques centaines de pieds à deux milles de distance l'un derrière l'autre; ce qui, de loin, ne nous permettait de voir qu'une légère échaucure et nous avait d'abord laissé peu d'espoir. La vallée qui s'ouvrait alors devant nous se prolongeait à une grande distance vers le nord; nous suivions cette lisière de terre comme tracé naturel du chemin, jusqu'au ruisseau des Attrapes où nos hommes, au soir, après l'ouvrage du campement, avaient tendu quelques pièges.

Sur le bord d'une petite éminence, dans une roode d'observation, nous crûmes apercevoir, à distance, tantôt à travers et tantôt par-dessus la forêt descendante, une surface polie où semblaient se jouer les rayons d'un soleil radieux. Ayant tour-à-tour examiné ce coin du paysage et l'impression restant la même chez tout le monde, nous nous persuadâmes aisément que c'était là le grand lac à l'ouest du lac Ouareau par où il nous fallait nécessairement passer avant d'arriver au terme de notre expédition.

Du point d'observation où nous nous trouvions, nous avions devant nous un peu sur la droite une immense vallée dont je parlerai tout à l'heure et qui se terminait au Lac. Nous avions déjà laissé le Lac Ouareau bien loin derrière nous et nous étions sûrs d'être en bonne voie. Nous reprîmes allégrement notre route en descendant légèrement dans la vallée. Cette vallée est longue de 4 milles, large de 2 et couverte d'aulnages, de grands cormiers et d'épinettes. Le terrain s'éponge facilement par le moyen de plusieurs petits ruisseaux qui coulent avec assez de rapidité. Il en est un entra-tres qui, par ses sinueux et longs détours, forme des langues de terre considérables couvertes de beau foin. Le sol est assez ferme pour être cultivé avantageusement partout. Nous avons

suivi par
nous plus
pied de
gué et a
sneurs.
grand L
de discu
veille d'
et de to
de nous
peu de n

Dans
demain
mes con
re possib
rives su
étagées
tout le
parlé de
est boisé
de quel
lequel ce
le ses ea
à la tête
nord de
ce que n
égaleme

De Per
tache un
l'ouest ju
gues qu
de Mant
45 N. O.
toncher l
Car, aya
baisse ra
nous avi
nos hom
nous ten
yant poi
tro, ils fi
une excu
tous ens
provisio
position.
pas afin
s'élèvent
plus conv

La pr
entre des
quelques
d'un com
section d
elles se r
par une l
paraître
Par-de-là
riche d'un
quel coul
Ses eaux,

quelque peu dans les
l'affleurement du sud forme-
meure de la rive, fr-
l'angle donnerait la
t de la décharge au
ruit le chien. Ce lac
ez naturellement son
changer : c'est le lac

, nous avions remar-
agnes où nous nous
tre gauche ; ainsi en
avons marché, un peu
in assez plan où do-
continuation du che-
quelques milles d'une
orrons sur le bord
trouvons une pers-
t, ce que nous ne
une petite coupe de
vallée boisée d'éra-
montagnes paral-
deux chaînons se
es de pieds à deux
rière l'autre ; ce
t de voir qu'une
ent d'abord laissé
onvrait alors devant
ande distance vers
sère de terre com-
jusqu'au ruisseau
es, un soir, après
aient tendu quel-

minence, dans une
lmes apercevoir, à
tantôt pardessus la
ce polie où sem-
un soleil radieux.
e coin du paysage
ême chez tout le
mes aisément que
t du lac Onareau
essairement passer
tre expédition.

ous nous trou-
ous un peu su-
nt je parlerai tout
t au Lac. Nous
Onareau bien l'in-
s sûrs d'être en
allègrement notre
nt dans la vallée.
milles, large de 2
ands eormiers et
te facilement par
eux qui cou-
est un entr'au-
ongs détours, for-
rables couvertes
e ferme pour être
ont. Nous avons

suivi par endroits la dépression de cette vallée,
mais plus souvent nous nous sommes rejetés au
pied de la montagne en nous élevant de quelques
pieds sur la pente. Enfin, après une marche long-
ue et un peu forcée, nous arrivons baignés de
sueurs, épuisés de fatigue, à l'extrémité Sud du
grand Lac qui faisait entre nous le sujet de tant
de discussions. Nous campons sur ses rives à la
veille d'un orage épouvantable de pluie, de grêle
et de tonnerre qui nous laisse à peine le temps
de nous abriter sous la tente. Il tombe ou si un
peu de neige.

Dans la reconnaissance que nous fîmes le len-
demain des terrains avoisants, nous découvrî-
mes convaincus qu'il n'y a presque pas de culture
possible sur les bords immédiats du Lac. Les
rives sud-ouest et nord-est sont des montagnes
étagées qui vont se perdre dans les nues. C'est
tout le contraire pour les extrémités ; j'ai déjà
parlé de celle du sud ; ajoutons que celle du nord
est boisée de bois franc et donne un terrain plat
de qualité supérieure. C'est aussi l'endroit par
lequel ce Lac tributaire du Lac Onareau y écou-
le ses eaux ; il y a un magnifique pouvoir d'eau
à la tête de cette décharge. Là aussi sur le côté
nord de cette rivière, le terrain redevient plat et
ce que nous avons pu en voir nous a paru être
également de bonne qualité.

De l'extrémité nord de ce grand Lac il se dé-
tache une vallée qui se poursuit bien loin dans
l'ouest jusqu'à la rencontre des dernières monta-
gnes qui arrivent en perpendiculaire des hauteurs
de Mantawa. En suivant sur le compas la direction
45 N. O. cette ligne après un long parcours, va
toucher le point où nos hommes se sont arrêtés.
Car, ayant observé depuis quelques jours une
baisse rapide dans la quantité de nos provisions,
nous avons jugé à propos d'expédier trois de
nos hommes en reconnaissance des endroits que
nous tenions à visiter. Allégés de moitié et n'ay-
ant point d'aillieurs à régler leur pas sur le nô-
tre, ils firent en trois grandes journées de marche
une excursion pour laquelle il nous aurait fallu,
tous ensemble, beaucoup plus de temps et de
provisions que nous en avions alors à notre dis-
position. Pour nous, nous étions revenus sur nos
pas afin de prendre à l'ouest des montagnes qui
s'élevaient à l'occident du grand Lac et y tracer
plus convenablement le chemin.

La première partie de la route se fit d'abord
entre deux collines qui semblaient se réunir à
quelques milles en avant, faisant assez l'effet
d'un compas ouvert d'environ 30°, mais l'inter-
section de ces hauteurs n'était qu'apparente, car
elles se repliaient toutes deux vers le nord-est
par une légère courbure parallèle qui faisait dis-
paraître de loin la continuation de la vallée.
Par-delà cette courbure existe un pays plat,
riche d'une végétation vigoureuse, au milieu du-
quel coule une rivière large d'environ 50 pieds.
Ses eaux, par endroits sont profondes, nous n'a-

vous pas vu sa source, mais à cause de la rapi-
dité de son écoulement, elle doit être regardée
comme le dégorgeant de quelque grande masse
d'eau du côté de l'ouest. Les nauvages qui fai-
saient autrefois la chasse dans le haut de la
Mantawa, ont plus d'une fois visité ces lieux,
car il existe aux environs quelques vieilles traces
de portage dans cette direction. Le territoire
de Mantawa était touché aux pieds et le but
de l'exploration était atteint. Il devenait égale-
ment inutile pour le moment d'aller plus loin,
car j'aurais reconnu dans une exploration précé-
dente tout le territoire au Sud de la Rivière
Mantawa jusqu'à cet endroit désigné qui fait la
hauteur des terres entre cette dernière rivière et
le Lac Onareau.

Le point d'arrêt de notre expédition se trouve
au centre d'un immense plateau qui, du côté de
l'ouest, s'étend aussi loin que la vue peut attein-
dre, et du côté oriental se prolonge jusqu'au
grand lac l'Assomption. Au nord-ouest ce sont
les collines du lac Cyprès qui en font la borne.
Si plus tard il se fait quelque établissement au
grand lac l'Assomption, notre plateau de valeur,
le chemin pour y conduire se détachera de celui-
ci un point d'arrêt de l'expédition, et pénétrant
par la vallée du nord-est, arrivera sur ses bords
par le grand portage du lac de la Nativité.

Le matin du jour fixé pour le retour, après
avoir ficelé les paquets pour la centième fois,
nous avons jeté un grand salut d'adieu aux im-
menses terrains qui se déroulaient devant nous
et nous avons commencé à défaire notre chemin.
Par un chemin rendu plus facile cette fois que la
première nous avons pu faire quelques correc-
tions importantes au tracé du chemin, en sorte
qu'aujourd'hui je puis travailler avec assurance
et connaissance au défrichement du grand ar-
rière de colonisation qu'il est devenu nécessaire d'ou-
vrir dans cette direction jusque sur les bords de
la rivière Mantawa.

On a pu remarquer que jusq'ici, dans le cours
de cet écrit, j'ai répété fréquemment que le ter-
rain était généralement plat et que sous le rap-
port des montagnes on des côtes il ne se trouvait
aucun obstacle à l'ouverture d'un bon chemin.
Je suis bien aise d'en faire la preuve en mettant
sous vos yeux le tableau des indications du ba-
romètre, témoignage que personne ne peut récu-
ser.

La première colonne de chiffres donne les
dégrés barométriques aux lieux mentionnés ; la
seconde donne la hauteur en pieds des mêmes
lieux au-dessus du niveau de la mer ; et la troi-
sième, la hauteur en pieds, des mêmes lieux en-
core, rapportée au niveau de Terrebonne ou de
Mascouche.



Montréal ou Terrebonne ou Mascouche...	29.80	1028	60
St. Sauveur.....	29.10	1381	620
Ste. Adele.....	28.65	2008	980
Lac Masson.....	28.60	2099	1071
10e rang, Wexford....	28.50	2190	1162
3e rang, Doncaster....	28.70	2409	981
6e rang, No. 26.....	28.65	2008	980
Mont "St. Michel"....	28.56½	2145	1117
Montagne "Jaune"....	28.50	2099	1071
Plateau "Ste. Anne"....	28.56½	2145	1117
Rivière "Ste. Anne"....	28.65	2099	1071
Bâse de la "Taque"....	28.6½	2145	1117
Lac "Pictolet".....	28.50	2190	1162
Mont "St. Joseph"....	28.40	2282	1454
Lac "Chapuis".....	28.50	2190	1162

Pour ma part, j'ai trouvé cette chaîne de montagnes en sept endroits différents, à partir de la ligne du district des Trois-Rivières jusqu'à la grande ligne des townships Morin, Bessford, Wolfe et Grandison, et je me crois suffisamment autorisé à donner cette insertion. D'un autre côté, nous avons vu qu'il n'y avait aucune savane ni aucun cours d'eau dont le passage constituait quelque difficulté. Le terrain est généralement ferme, bien boisé et de qualité supérieure. Voici donc un territoire qui a le double avantage d'offrir un bon champ de colonisation et des terres avantageuses aux défrichiers.

A quelques légères modifications près, causées par une formation particulière et par la nature du sol qui couvre les longues pentes, cette remarque peut s'appliquer à tout le territoire que je viens de désigner. Car cet immense quadrilatère est loin d'être une surface uniquement montagneuse. De larges et sinueuses vallées s'échelonnent en effet dans l'intérieur, de spaceux vallons que vous croiriez avoir été de grands bassins d'eau, arrondis comme des cercles, se rencontrent ici et là, boisés d'une riche végétation de bois franc; de vastes plateaux d'une terre riche et productive sont disséminés partout, et plus loin derrière ce système de collines, des plaines à perte de vue s'étendent vers le Nord. De jolies rivières, de grands lacs les arrosent sur tous les points, forment partout des terrans d'alluvion. L'altitude des élévations qu'on y rencontre leur vaudrait à peine le nom de hautes terres. Partout le sol examiné soigneusement est riche à plusieurs reprises, et est reconnu de qualité supérieure, mais il ne suffit pas pour cela de limiter son examen à quelques endroits seulement, car alors on sera trompé. Souvent des régions d'une même formation diffèrent grandement entre elles; elles sont modifiées par un grand nombre de circonstances dont il faut savoir tenir compte à propos. L'action de l'eau, par exemple, sur des terrains onduleux et dans une terre légère, exerce une influence considérable sur les transformations du sol. En certains lieux elle met à nu les surfaces

où l'engrais végétal étant enlevé, les bois se dessèchent et périssent rapidement; en d'autres lieux, elle entasse des débris et des monceaux de gravier que l'observateur attentif doit regarder comme une exception à la nature du terrain.

Compte tenu de toutes ces apparences, et de l'attention faite de toute part lemententable, et de l'encore une immense étendue de champs fertiles offerts aux populations canadiennes comme pays colonisable et plein de ressources. Nommé encore une fois tout le terrain de l'exploration que je viens de faire—nommons les grands plateaux qui dominent le lac ou la rivière L'Assomption prend sa source—nommons le lac Cyprès avec ses terrans de choix qui s'étendent à l'ouest et au sud — nommons la rive nord de la Manawa et les tribunaux de cette rivière avec leurs grandes prairies naturelles—nommons enfin les townships Brassard et Provost où la colonisation progresse depuis trois ans. Dans tous ces endroits, nous pouvons nous placer avec assurance et y asseoir les bases de fondations prospères. Quand il y aura des germes de colonisation ainsi déposés en différentes places, nous verrons des ramifications s'étendre sur tous les côtés qui nous assureront un éclatant succès.

Je vous le demande, messieurs, avec les connaissances que l'expérience de six années d'exploration et de travail dans ce territoire a pu me donner, unie à la conviction que tout le monde peut y travailler avec avantage, comment puis-je me dispenser de chercher à diriger de ce côté le mouvement qui s'opère annuellement parmi les établissements populaires de la rive nord du St. Laurent. Je le dis avec l'assurance d'une conviction qui existe également chez vous, le temps est venu de coloniser et d'essayer à ouvrir d'une population canadienne-française l'immense et beau territoire que nous a légué l'héroïsme de nos pères. Mais il ne suffit pas de croiser ses bras sur sa poitrine et de dire "Je le voudrais, je le veux bien," c'est la volonté en activité qu'il vous faut. Ne pourrai-je pas dire, avec quelque raison qu'il se prépare des choses d'une telle gravité dans notre avenir social qu'il ne serait pas mauvais de s'assurer un agrandissement de territoire dans des endroits où l'indépendance et la nationalité canadiennes seront toujours à l'abri?

Un fait général sur lequel il n'existe plus de doute c'est que la colonisation est le salut de notre peuple. Et d'abord sous le rapport matériel, demandez aux grandes paroisses échelonnées au pied des montagnes ce que vaut pour leur commerce la population des townships qui les avoisinent. Demandez à la ville de Joliette ce que valent pour son commerce et ses hommes de profession les townships de Rawdon, Chertsey, Kildare, Cathcart et la paroisse de St. Jean de Matha, également situés dans les montagnes. Les statistiques d'exportation sont surprenantes et l'échange des produits se fait partout sur une grande échelle. Le mouvement se soutient pa-

la comin
shlus aug

Sous un
nement
dienne, la
tagues co
de collin
tout où r
verrons d
nes de la
les lois, le
tionallé
d'ajouter
même née
de la solit
s'intéress
l'autre, et
un même
Qu'on fou
moyens de
servi s'ir
mis de fé
instances n
qui pouve
leur bonn
grands (t
qui nous a

Car enfi
nous cher
lié même
parons pas
dans les c

Une fati
heur-usem
de la socié
révélait un
imaginair
insultat q
d'ingrati
souvent r
ses attrist
inhérente
t-il jama
trieux qui
s'est clar
questions
principale
trictisme e
donnent le
vir de mer
villes qu'é
gradation e
du pays, di
meilleurs
grate, cux,
richesses.

Serrés de
sommés me
si nous ne
dont on sen
reste en p
tout le terri
diriger sans

relevé, les bois se désolent ; eu d'autres lieux et des monceaux attentif doit regarder la nature du terrain, les apparences, et démentiable, il reste beaucoup fertiles offerts comme pays coloniaux. Nommé encore l'exploration que les grands plateaux qui L'Assomption prend Lypres avec ses terres à l'ouest et au sud du Maniawa et les avec leurs grandes collines les townships colonisation partout ces endroits, une assurance et y prospères. Quand l'industrialisation ainsi déposons des nouvelles rôles qui nous as-

sur, avec les cinquante années d'exploration de ce territoire a pu que tout le montagne, comment de diriger de ce territoire annuellement par x de la rive nord de l'océan d'une ent chez vous, le d'essayer à la langue-française l'impression légue l'héroïsme n'est pas de croire "Je le voudrais en activité je pas dire, avec les choses d'une social qu'il n'est agrandissement où l'indépendance seront toujours

l'existence plus de est le salut de le rapport matérialisées échelonnées vant pour leur townships qui les de Joliette et et ses hommes Rawdon, Chertisse de St. Jean les montagnes. ont surprenantes partout sur une se soutient pa

la continuité des besoins, et peu à peu les townships augmentent, et ces centres progressent.

Sous un autre rapport, par cette œuvre éminemment patriotique de la colonisation canadienne, la croix brillera sur le sommet des montagnes comme dans le creux des vallons, au flanc des collines comme aux bords des lacs, et partout où respandra la cloche du village, nous verrons des enfants à genoux chanter les hymnes de la religion et de la patrie. La langue, les lois, les mœurs et les usages c'est-à-dire la nationalité se conserveront. Me permettez-vous d'ajouter qu'il me semble important, je dirai même nécessaire, que le prêtre ouvre le sentier de la solitude de concert avec le colon. Le désintéressement de l'un fait l'engagement de l'autre, et tous les deux puisent leur énergie dans un même sentiment d'avenir et de conservation. Qu'on fournisse donc à celui qui s'y dévoue les moyens de coloniser ; n'en doutez pas, son œuvre sera sûre et fructueuse. Et s'il m'était ici permis de faire un appel, oh que je le ferais avec instance aux généreux amis de l'œuvre, à ceux qui peuvent la favoriser de leur plume ou de leur bourse, afin de réaliser le plan de quelques grands établissements dans les vastes champs qui nous attendent encore.

Car enfin, Messieurs, et une fois pour toutes, nous chercherions en vain les moyens, la possibilité même de nous conserver, si nous ne nous occupons pas du territoire qui est à notre disposition dans les cantons du Nord et du Sud.

Une fatalité obstinée semble avoir saisi malheureusement trop de sujets dans la jeune classe de la société. Bercés d'un fol espoir d'avenir, rêvant une existence aisée dans des conditions imaginaires, ils ont puisé la route de l'étranger, insouciants qu'ils aient leur patrie jusqu'à traiter d'ingrate. Aujourd'hui encore, nous sommes souvent témoins du renouvellement de ces échos attristants et cependant la route en est elle inhérente au sol ? Est-il infécond ou stérile ? A-t-il jamais refusé ses richesses aux bras indolâtres qui l'ont cultivé avec soin ? L'expérience s'est chargée de répondre précisément à ces questions et de nous faire voir que la seule et principale faute se trouve dans un manque de patriotisme et d'énergie. Ceux en effet qui abandonnent leur terre natale pour aller ailleurs servir de mercenaires, devraient s'en crevoir que les vides qu'ils font, sont bientôt remplis par l'émigration européenne qui va et vient sur la surface du pays, disséminant partout ses sujets dans les meilleures places. Ils ne la trouvent pas si ingrate, eux, cette terre qui leur cède toutes ses richesses.

Serrés de toutes parts par des étrangers, nous sommes menacés d'un blocus qui sera notre perte si nous ne nous répons pas au-delà du cercle dont on semble vouloir nous entourer. Il nous reste en possession assurée pour le moment tout le territoire du Nord, et il faut s'efforcer d'y diriger sans délai l'excédant de la population

qui se déplace annuellement ; soyons certains que l'industrie et l'activité en tireront toutes les ressources nécessaires au bien être de ceux qui s'y établissent.

Ce qui encourageait nos ancêtres dans leurs travaux héroïques au milieu des difficultés qu'ils avaient à surmonter, c'est la conscience qu'ils créaient un avenir, et la mémoire que leur postérité se souviendrait d'eux dans tous les cas. Notre avenir est ouvert, Messieurs, mais pour quel ne pas dire aujourd'hui surtout qu'il n'est pas encore assuré ni déterminé d'une manière bien tranchée, et ceci pourrunt ne tient qu'à nous mêmes. Le colon qui pénètre aujourd'hui dans l'intérieur de la forêt la hache à la main, pour y commencer des défrichements, doit savoir que son œuvre sera fructueuse à la patrie comme à lui-même, et qu'il porte dans sa main, avec le poids de sa cognée, peut-être a-t-il les destinées de son pays. De même le temps viendra où l'on parlera de ceux qui désertent annuellement la terre natale, ou qui ont peur de coloniser, comme des traitres ou des lâches qui auront refusé leur contingent de citoyens et de travail en faveur de leurs compatriotes. Mais le peuple voit-il mesurer sa bourse volontaire sur son intérêt et que la jeunesse voudrait prendre une décision finale en rapport avec le besoin où elle est de coloniser pour se maintenir forte et unie, nous verrions peu à peu le sol passer en des mains canadiennes et dans cette action unanime de chacun de nos membres, ne trouverait-on pas irrésistiblement le salut de la nation ?

Un fait que l'expérience démontre encore c'est que le peu de colons qui se hasardent dans les solitudes ne le font généralement que trop tard, attendant qu'ils soient devenus radicalement pauvres, dénués de tout moyen. Or il est aisé de comprendre que ce fait préjudicie de beaucoup à l'œuvre importante de la colonisation, en ce que plusieurs, par exemple, renfermés dans cette catégorie, ne peuvent réussir. Mais où en est la raison ? à qui en est la faute ? Quelle existence peut-on se créer en arrivant dans la forêt avec toute sa fortune dans un sac de provisions ? Tant qu'il reste en main quelques piécettes, l'on s'obstine à rester sur des morceaux de terre infertiles, et ce n'est qu'après avoir dépensé le dernier scheling que l'on se détermine enfin à prendre la route des townships. Quelle espérance d'un succès rapide, peut-on raisonnablement entretenir dans de semblables conditions ? Il est vrai qu'un certain nombre d'habitants montés aux townships dans de telles circonstances ont quelquefois réussi, mais c'est après vingt ans d'un travail hors de louange et des épreuves de tout genre, subies avec énergie, constance et fermeté.

Il faut donc tâcher de prévaloir sur la détermination de ceux qui se trouvent ou qui se verront bientôt dans la nécessité de coloniser, afin qu'ils le fassent à temps et dans des conditions avantageuses pour eux-mêmes, pour leurs famil-

les comme aussi pour leur patrie. Nous leur épargnerons par là ce dont ils n'ont peut-être qu'une imparfaite idée, les privations, les ennuis et les dangers de l'émigration. Car, Messieurs, le pain de l'exil est toujours amer, la terre étrangère est toujours stérile même au milieu de sa fertilité et quand il faut que le cœur dise adieu à sa patrie, c'est-à-dire à ses parents, à ses proches, à ses amis, à tout ce qui lui est cher, c'est toujours avec une émotion d'ineffable tristesse : c'est un moment pénible dans la vie.

Combien de malheureux, néanmoins, livrés au fol espoir de trouver fortune ailleurs s'en vont végéter et mourir sur un sol étranger, abandonnant ainsi leurs foyers avec tout ce qu'ils y chérissent ? Et cependant notre beau pays n'est-il pas digne de posséder, n'est-il pas capable de nourrir tous ceux qui naissent sur son sol ?

Ici je me vois aux prises avec une objection qu'il faut que je détruise devant vous, messieurs.

On répète souvent au détriment de la colonisation, que les townships du nord ne valent rien, ceux qui y sont établis sont pauvres et vivent dans la misère.

Pour ce qui regarde la qualité des terrains, je crois en avoir suffisamment parlé pour vous autoriser à donner une dénégation formelle à celui qui les mépriseraient devant vous. Pour moi j'en ai trop vu et je les ai trop étudiés pour me contenter à un tel langage et m'empêcher de jeter à la figure de celui qui l'emploierait devant moi l'épithète "d'effronté menteur."

Maintenant si les colons établis dans les townships du Nord sont assez généralement pauvres, ce n'est pas que les terrains soient mauvais, mais c'est, encore une fois, qu'ils ne sont arrivés là qu'après s'être ruinés dans les vieilles paroisses, sur quelque morceau de terre qu'ils tenaient à conserver en dépit de l'augmentation annuelle de leur dette. Cela provient aussi de ce que commençant à défricher leurs terres sans moyens, sans ressources, ils se voyaient obligés, souvent, de laisser leur travail de défrichement pour aller ailleurs se procurer de la nourriture. Parcourez les townships, interrogez, et vous verrez que ce fut là, la condition de presque tous ceux qui sont aujourd'hui dans les montagnes. Plusieurs me répètent encore journellement qu'ils regretteront toujours d'avoir attendu à la dernière heure. Je mentionne en particulier, deux d'entre eux qui vivent aujourd'hui dans une certaine aisance et qui me disaient encore ces jours derniers : "Nous sommes montés aux jours derniers avec 2000 francs de dette, ayant pour toutes provisions quelques livres de fleur et de lard, pour unique ressource nos bras et notre travail." Que serait-ce, pense-t-on, si ces personnes étaient arrivées, cinq ans plus tôt, par exemple sans dettes et avec quelque argent ? Vous concevez, messieurs, que dans de telles circonstances, quand il lui faut tout acheter et réduire en outre des dettes considérables, un colon ne peut qu'augmenter bien faiblement ses revenus et ne

se procurer qu'avec beaucoup de lenteur les choses qui lui sont nécessaires. Voilà uniquement ce qui fait que nos colons d'aujourd'hui, généralement établis depuis peu dans le Nord sont encore privés sous beaucoup de rapports.

Mais qu'un homme s'en aille avec quelques moyens, par exemple avec la modique somme d'argent nécessaire pour travailler une année activement sur son lot sans être obligé de s'absenter et je puis répondre qu'il réussira. Et ici j'apporte en preuve toute cette population des montagnes dont je parlais plus haut comme source d'alimentation et de commerce pour les grandes paroisses, les grands centres où elle écoule le fruit de son industrie. Le succès est infaillible, surtout si c'est un fils de cultivateur qui monte aux townships avec le secours de ses parents et muni, de quelques appareils d'agriculture. Le terrain est toujours facile à cultiver et avec du travail et de l'économie il paiera jusqu'à centuple ses peines du colon. L'inclinaison des terres procure une facilité d'irrigation inappréciable au cultivateur pauvre qui se trouve toujours amené à de considérables dépenses de temps et d'argent sur un terrain plan.

Le prix des terres n'est rien, il n'est généralement que de 30 sous l'acre dans les townships arpentés. A Mantawa et ailleurs, nous avons l'assurance qu'il ne sera pas plus d'un scheling, à cause de la distance, en sorte que pour une bagatelle de 20 à 30 piastres payées au gouvernement dans l'espace de cinq ans, un colon devient propriétaire d'un lot de 100 acres, outre l'étendue additionnelle accordée sur tous ces lots dans le cas où il serait nécessaire d'y ouvrir des chemins. Tout ceci, messieurs, n'est-il pas de nature à faire voir que s'il y a certains désavantages à s'établir dans les townships sous le rapport des chemins et des communications avec les grands centres de population, il y a sous beaucoup d'autres rapports une ample compensation, qu'un homme qui veut coloniser doit savoir apprécier à sa juste valeur.

Mais ceci est assez connu, et l'on avoue généralement que celui qui s'en va dans les townships, fait une œuvre digne de louange. Cependant, je vais vous signaler une des principales causes qui empêchent les gens de monter en plus grand nombre. Elle se traduit sous forme d'objection et l'on dit : "comment faire pour nous en aller si loin dans le bois, y commencer le défrichement d'un lot sur lequel il n'y a pas un arbre d'abattu ? où nous retirer ? quelle perte de temps, quels frais d'y voyager ? comment y arriver avec des animaux ? Nous préférons payer quelque chose de plus et trouver un logement pour nous-mêmes et nos animaux, avec quelques arpents de terre faite : nous attendons que cela soit fait, et nous irons." Ceci veut dire, messieurs, qu'il faut les précéder dans le choix d'un terrain convenable, bien situé et favorisé de pouvoirs d'eau, comme nous l'avons fait, M. Brassard et moi, sur le territoire de Mantawa. Les gens, pour me ser-

vir de leur jus qu'à ce Pen à pe établissements venir de

Afin de motivée de citer n'ai déper sur le ve vallée de droit 40 ensemenc chain, j'e de plus n 26 de larg construct bâties es rond super angles so si vous le mais les c sa valeur Faites-mo site, Mess jouissance Il me faut dans cet mattons q tout aura que rend et vous y faire en n de quelq

C'est à bliais au dois néces tout de ce il est form sieurs end et 6 pieds eouche re le bois qu si r, du c nier etc, place d'ég la premiè dernier. H habitants d'entr'eux défriché a partie à é beaucoup de même considéré, du terrain et facile. ges, sans l sépare ces de 16 lieue me de ceu Déjà, la ville m'a

aucoup de lenteur les cha-
raires. Voilà uniquement
d'aujourd'hui, généra-
eu dans le Nord sont en-
p de rapports.

son aille avec quelques
avec la modique somme
travailler une année ac-
être obligé de s'absen-
qu'il réussira. Et ici j'ap-
ette population des mon-
plus haut comme source
mercée pour les grandes
res où elle découle le fruit
c'est infallible, surtout
divateur qui monte aux
s de ses parents et mu-
l'agriculture. Le ter-
cultiver et avec du tra-
angles jusqu'au centuple
l'inclinaison des terres
irrigation inappréciable
se trouve toujours amé-
ieuses de temps et d'ar-

rien, il n'est générale-
dans les townships
t ailleurs, nous avons
us plus d'un schelling,
n sorte que pour une
res payées au gouver-
inq ans, un colon de-
t de 100 acres, outre
ordée sur tous ces lots
cessaire d'y ouvrir des
urs, n'est-il pas de na-
certain désavanta-
ownships sous le rap-
munications avec les
ion, il y a sous beau-
ample compensation,
niser doit savoir ap-

t, et l'on avoue géné-
va dans les town-
de louage. Cepen-
une des principales
de monter en plus
uit sous forme d'ob-
nt faire pour nous en
commencer le défric-
il n'y a pas un arbre
uelle perte de temps,
nient y arriver avec
ons payer quelque
gement pour nous-
quelques arpents de
que cela soit fait, et
messieurs, qu'il faut
un terrain convena-
le pouvoirs d'eau,
Brassard et moi, sur
gens, pour me ser-

vir de leur expression, ont alors une *retirance*
jusqu'à ce que la leur soit prête à les recevoir.
Pen à peu ils se groupent autour des premiers
établissements, ils en appellent d'autres et l'a-
venir de l'endroit devient assuré.

Afin de porter chez vous une conviction plus
motivée sur ce point, voulez-vous me permettre
de citer mon établissement? A l'heure qu'il est,
j'ai dépensé £150 dans un ouvrage de ce genre
sur le versant nord des hauteurs qui bordent la
vallée de Mantawa: et voici que j'ai en cet en-
droit 40 arpents de terre en culture qui seront
ensemencées de bonne heure, le printemps pro-
chain, j'espère, parceque tout est préparé. J'ai
de plus une maison de 52 pieds de longueur sur
26 de largeur, et quelques petites *dépendances* en
construction. La moitié de la longueur de cette
bâtisse est en bois équarri, le reste est en bois
rond superposé: et ne vous en déplaîse tous les
angles sont en *queue d'aronde*. Ce n'est encore
si vous le voulez qu'une carcasse d'Isola-Doma,
mais les circonstances permettent de priser déjà
sa valeur au niveau de celle du grand château.
Faites-moi quelque bon jour l'honneur d'une vi-
site, Messieurs, et vous éprouverez les douces
jouissances d'une entière certitude sur ce point.
Il me faut encore quelques dépenses pour achever
dans cet établissement une source de revenus;
mettons qu'il faille encore £50 et disons que le
tout aura coûté £200. Maintenant calculez ce
que rend un arpent de terre neuve bien cultivé
et vous verrez que le remboursement devra se
faire en moins de trois ans, compte tenu même
de quelques accidents passagers.

C'est à propos de cet établissement que je pu-
bliais au mois de septembre un article dont je
dois nécessairement citer un extrait pour faire un
tout de cette lecture. Le sol y est bon, disais-je,
il est formé de terre jaune très grasse et en plu-
sieurs endroits où il a été creusé des trous de 5
et 6 pieds de profondeur, on a constaté que cette
couche reposait sur de la terre grise; d'ailleurs
le bois qu'on y remarque est de l'érable, du meris-
ier, du cèdre, de l'épinette, du sapin, du corni-
er etc., ce qui veut dire, bon, bon sol. Une
place d'église a été fixée en cet endroit; j'y ai dit
la première messe dans un chantier, le 20 avril
dernier. Pendant que j'étais sur les lieux, douze
habitants sont venus s'y choisir des terres; six
d'entr'eux se sont mis de suite à l'œuvre et ont
défriché au-delà de quarante arpents dont une
partie a été semencée au printemps. Il y a
beaucoup de terres à preudre en cet endroit, et
de même qualité partout. Le chemin peut être
considéré, eu égard au caractère montagneux
du terrain qui y donne accès, comme étant sûr
et facile. On peut y transporter de fortes char-
ges, sans le moindre danger, et la distance qui
sépare ces terres de Joliette n'est après tout que
de 16 lieues; ce qui ne doit pas effrayer un hom-
me de cœur et d'énergie.

Déjà, la société de colonisation de cette petite
ville m'a fourni les moyens de construire une

potasserie que j'ai bâtie auprès du cours d'eau
qui joint le Lac St. Louis à la Rivière Kafaka-
mak. Cette potasserie permettra aux colons d'u-
tiliser les cendres des bois francs qu'ils sont
obligés de brûler pour nettoyer leur terre et leur
créera ainsi une source considérable de revenus.

Cette manière d'exploiter nos terres incultes
peut se développer sur une grande échelle. Car,
comme je l'ai fait observer, le sol produit en
abondance en cet endroit, l'érable, le merisier et
le bouleau, bois qui ont d'excellents résidus al-
calins. Il suffit pour cela qu'on s'y rende avec
quelques ressources, qui permettent au défricheur
d'attendre pendant deux ou trois mois, le prix
du fruit de son travail.

Je reviens ici, malgré moi, sur une idée bien
comprise par toutes les personnes intelligentes,
mais qui néanmoins doit toujours être mise en
évidence, sur l'idée du discrédit jetée dans le
public au sujet de nos défrichements, tant dans
le sud que dans le nord.

On nous dit: "Un tel y est allé et a été très-
content d'en revenir. Au lieu d'une prétendue
terre promise, il n'y a trouvé que misère et dés-
olation. Il s'y est rendu pauvre, il en est reve-
nu mendiant."

Cela se dit, je le sais, pour Mantawa, cela
s'est dit pour les townships de l'Est, pour la co-
lonisation des *bois francs*, si prospères aujourd'hui,
cela s'est dit pour Témiscouata même où l'en-
dant se rencontre le sol le plus riche et le plus
fécond. Mais que voulez-vous? c'est là l'histoire
de tous les temps. Il y a toujours eu et il y
aura toujours des hommes qui, quelque part
qu'ils aillent, passeront leur temps à se tenir la
bouche ouverte pour y recevoir les ortolans tout
rôtis.

Le jar lin des Hespérides et "l'Isle des Plaisirs"
resteront à jamais gravés dans l'imagination de
la race dont le père a été chassé du paradis ter-
restre.

Malgré que les terres soient bonnes à Mant-
wa, que le climat soit favorable, on n'y vit ce-
pendant qu'avec du travail et une grande
somme de travail. On y endure même de la
misère, mais c'est une misère féconde, d'une
année ou deux qui sera suivie d'un temps illi-
mité de prospérité et de jouissance.

Cette année, par exemple, on ne manquera pas
de se récrier sur le fait que les grains ont souffert
de la gelée à Mantawa, et cela est vrai; mais
aussi cela ne doit étonner personne,—personne
surtout qui comprendra dans quelle désavanta-
geuse position se trouve placée une contrée aussi
boisée pour résister aux jours et aux nuits si
froides que nous avons subis dans le cours de
cette saison. Eh! la gelée n'a-t-elle pas fait
sentir ses atteintes sur les bords mêmes du St.
Laurent! N'avons-nous pas vu périr bien des
récoltes lors des premiers défrichements des
townships actuellement habités.

Preons-en pour preuve ce que constatent une
grande partie des colons aujourd'hui établis dans

St. Jean de Matha. Sur demande, ils vous répondront comme à moi et comme à beaucoup d'autres que je puis nommer, que quelques uns de leurs premières récoltes ont complètement péri par la gelée. La même chose sera constatée par les habitants de la paroisse de St. Alphonse que j'ai desservie moi-même pendant quatre ans. Je puis citer le même fait comme en étant un témoin oculaire pour les colons de St. Côme qui sont venus s'établir dans cette nouvelle paroisse, pendant que j'étais à St. Alphonse et que je faisais faire les chemins pour arriver dans cette localité. Il en a été ainsi pour un grand nombre d'autres établissements dans les townships qui donnent aujourd'hui les plus abondantes récoltes.

Y a-t-il lieu de s'étonner qu'un milieu des bois, dans ce petit coin, entouré d'ombre et de fraîcheur de tous côtés, le froid ait quelque peu sévi? Que l'on veuille bien remarquer toutefois que c'est la première fois qu'il péricule au grain à Mantawa par la gelée. Les deux récoltes précédentes ont été très-bonnes. J'en réfère aux rapports de 1864 et 1865, que j'ai donnés dans le temps.

On se préoccupe beaucoup d'une autre question dont la solution paraît embarrassante au premier coup-d'œil. Quels frais! Quels voyages n'y aura-t-on pas à faire, dit-on, pour aller vendre le produit de ces terres!

Qu'on veuille bien observer d'abord qu'il se fait tous les hivers des chantiers considérables dans les profondeurs de la Mantawa et sur les rivières qui arrosent ce territoire. Les constructeurs de ces travaux cherchent toujours à s'approvisionner le plus près possible de leur centre d'opération, car les frais de transport en voiture, à une grande distance sont très-dispendieux. Ainsi, au printemps dernier, on a acheté dans tous les nouveaux établissements, du foin, de l'avoine, de la farine et du lard que l'on aurait payés comme s'ils eussent été pris à Montréal, Joliette ou Berthier, c'est-à-dire en tenant compte des frais de transport de ces différents points.

De plus les nouveaux colons, en arrivant, sont heureux de pouvoir s'approvisionner sur les lieux, tant pour leur nourriture pendant le défrichement que pour le grain de semence dont ils ont ensuite besoin. On évite toujours autant que possible les frais de charroyage. Or l'on sait qu'un colon, pour avoir quelque chance de succès, a toujours besoin de se procurer des provisions pour une année ou deux. Cet état de choses donnera nécessairement tant qu'il y aura des chantiers à faire, des bois à exploiter, des terres à prendre. Du moment que ces nouveaux établissements pourront ainsi subsister par eux-mêmes, vivre de leur travail et de leur industrie, du moment qu'ils pourront se procurer les premières jouissances de la civilisation avec facilité, le pain, la nourriture et le vêtement, l'avenir s'ouvrira devant eux par de brillantes perspectives, car la nature y a réuni pour la santé, pour le coup

d'œil, pour les jouissances physiques et d'imagination plus de faveurs et de beautés qu'en aucun lieu du pays. Et peut-être, aussi, les routes deviendront meilleures, les communications plus faciles et les centres d'affaires plus rapprochés.

D'ailleurs, pourquoi le colon ne consommait-il pas son grain sur place par l'engrais d'animaux dont le transport ne lui coûtera que peu de chose? Or ce commerce, si je ne me trompe pas, est bien aussi lucratif que celui des grains. Les prairies de castor et les prairies naturelles qui produisent chaque année un foin bien supérieur à la paille, y facilitent tout particulièrement l'élevage des bestiaux.

La culture de la graine de mil et de trèfle se pratique sur une grande échelle chez beaucoup d'habitants des townships du nord. Le colon de Mantawa, en imitant cet exemple, s'épargnera bien des voyages et réalisera dans un seul coup un bénéfice égal à quatre ou cinq voyages de grains.

Ainsi la prétendue difficulté d'éconler ces produits sur les marchés, tous trop éloignés, tombe d'elle-même. Ce n'est plus qu'une vaine et futile objection et non un sujet légitime de découragement.

Mais je sens que je m'éloigne en voulant embrasser trop de questions et je reviens à vous dire que lorsque j'ai commencé mon établissement l'on est venu de loin se placer aux alentours parce que j'avais ouvert la marche. Il me reste à vous dire aussi que tout après de l'établissement, trois magnifiques pouvoirs d'eau qui se suivent dans un espace de 10 arpents attendent des bras industrieux pour les utiliser. Il n'est impossible pour ma part d'y songer: je n'en ai pas les moyens. C'est pénible, car je répondrais au vœu d'un grand nombre de colons, et je serais sûr d'avoir trouvé par là une autre raison également forte de les fixer en cet endroit.

Mais ce fait que je constate, Messieurs, pourquoi ne le prendriez-vous pas comme un appel? Si ce n'est pas pour utiliser les pouvoirs d'eau en y construisant des moulins, ce qui se soit en préparant des lots que vous conserverez ou que vous céderez ensuite si vous le trouvez mieux. Il est inutile de s'autoriser de l'objection de n'être pas sur les lieux. Considérez à quel point d'expérience le soin de votre affaire. Pour ma part je n'ai passé que deux mois sur les lieux, et bien que j'admets avec vous qu'il soit toujours plus satisfaisant de voir par soi-même, cependant je me erois suffisamment autorisé à vous répondre du succès, dans tous les cas.

Il existe deux manières, Messieurs, de travailler à l'œuvre de la colonisation: individuellement et par association. Individuellement; je viens de vous dire ce que j'ai fait et comment je l'ai fait, chacun peut en faire davantage. Par association; elle peut être de deux, de trois, de six, de toutes les personnes qui sont membres de la société de colonisation. Adoptez alors un centre et mettez là le montant de la souscription qui

profitera à l'aliéner qui chez lui triment et la son d'y trou son labour.

Vous dor le double p rieuse. Nat en défriche terres, elles enfants du aura pouss ce n'est pa foi, je ue œuvres.

Les endr avantage e renee, je le rant d'une e ter privém minants qu tout temps.

Et sil vo question ; d'une telle prises part

physiques et d'imagi-
de beautés qu'en aucun
peu, aussi, les routes de
communications plus
affaires plus rapprochées
colon ne conommerait
lance par l'engrais d'ani-
ne lui coûtera que peu
ce, si je ne me trompe,
e celui des grains. Les
prairies naturelles qui
un foin bien supérieur
nt particulièrement l'é-

de mil et de trèfle se
échelle chez beaucoup
du nord. Le colon de
t exemple, s'épargnera
era dans un seul coup
e ou cinq voyages de

culté d'éconler ces pros-
s trop éloignés, tombe
qu'une vaine et futile
légitime de décourage-

loigne en voulant en-
je reviens à vous dire
mon établissement l'ou-
x alentours parceque
l me reste à vous dire
l'établissement, trois
qui se suivent dans
endent des bras in-
Il m'est impossible
: je n'en ai pas les
je répondrais au vœu
us, et je serais sûr
tre raison également
roit.

ate, Messieurs, pour-
s comme un appel ?
r les pouvoirs d'eau
ins, que ce soit en
conserverez ou que
le trouvez mieux. Il
l'objection de n'être
à quelqu'un d'expé-
aire. Pour ma part je
r les lieux, et bien
l soit toujours plus
même, cependant je
sé à vous répondre

essieurs, de travail-
tion : individuelle-
individuellement ; je
fait et comment je
davantage. Par as-
eux, de trois, de six,
sont membres de la
ntez alors un centre
a souscription qui

profiiera à la société. Le cultivateur ou le jour-
nancier qui a besoin de travailler en-dehors de
chez lui trouvera du travail à votre établisse-
ment et la nécessité l'y portera dans la persua-
sion d'y trouver une rémunération suffisante de
son labeur.

Vous donnerez ainsi à votre œuvre, Messieurs,
le double prestige d'une œuvre nationale et reli-
gieuse. Nationale ; car ce que vous aurez dépensé
en défrichements et autres améliorations sur ces
terres, elles le rendront à vous-mêmes ou aux
enfants du sol que votre généreuse initiative
aura poussés dans ces lieux. Religieuse ; car si
ce n'est pas là une véritable propagation de la
foi, je ne comprends ni l'une ni l'autre de ces
œuvres.

Les endroits où vous pouvez travailler avec
avantage et que vous devez adopter de préfé-
rence, je les ai soumis plus haut en les énumé-
rant d'une manière sommaire, mais je puis ajou-
ter privément des renseignements sûrs et déter-
minants que je me ferai un plaisir de donner en
tout temps.

Et si l vous restait à demander pour dernière
question : A qui confierons nous la conduite
d'une telle entreprise générale ou de nos entre-
prises particulière." Messieurs, si vous croyez

que six années d'exploration, de travail et d'ap-
plication ont pu me donner quelqu'expérience et
développer quelque peu d'aptitude, je répondrais
avec bonheur : " Je suis prêt."

Messieurs, il y aurait encore mille et une choses à dire sur la colonisation, car le sujet est
aussi fécond que ma plume est ennuyée. Ainsi
je n'ai point traité cette question de la colonisa-
tion de notre territoire du Nord au point de vue
de prospérité qu'y ferait naître, par exemple, la
construction d'un chemin de fer au pied des
montagnes, question d'une importance majeure
pourtaut : j'ai préféré ce qu'il y avait pour le
moment d'utile et surtout de pratique à dire sur
le sujet, plutôt qu'à ce que sa comparaison avec
d'autres pouvait comporter d'agréable. Mainte-
nant je serais coupable de mettre à une plus
longue épreuve cette bonne volonté, cette bien-
veillante attention qui me font tant d'honneur et
pour lesquels je vous offre mes plus sincères re-
mercîments. Pardon, Messieurs, d'avoir abusé
peut-être de votre indulgence. En bon enfant
du sol, j'ai voulu dire un mot de ma patrie :
Voilà mon excuse. Puisse-t-il, ce mot, lui servir
à quelque chose et susciter surtout de généreuses
initiatives dans l'œuvre du défrichement de ses
terres.—LA MINERVE du 13 Décembre 1866.



